



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Le djihadisme : l'islam à l'épreuve de l'histoire / Liess Boukra***  
**éd. Bachari, 2011**  
**cote : 57.734**

Cet ouvrage copieux (443 pages), extrêmement bien documenté, mais touffu, parfois confus, est l'œuvre du sociologue algérien M. Liess Boukra, professeur à l'Université d'Alger de 1979 à 1992, actuellement directeur adjoint du *Centre africain d'études et de recherches sur le terrorisme*. Ses recherches précédentes dans ce domaine avaient fait l'objet de deux publications Algérie, la Terre sacrée (Paris, Favre, 2002) et Terrorisme, définition, historique, idéologie et passage à l'acte (Alger, Chihab 2006).

Le découpage du livre en six chapitres ne facilite pas la lecture, car leurs titres ne correspondent pas toujours au sujet traité. La notion de « Jihad » est étudiée aux chapitres III, IV, V, de terrorisme aux chapitres V et VI ; les fondements historiques se répartissent aux chapitres I et II. Néanmoins, la masse d'informations présentées permet avec les efforts nécessaires au décryptage de sujets sensibles, de mieux maîtriser la genèse et l'évolution de l'islamisme, du djihadisme, du salafisme, mais aussi du quiétisme et de la philosophie islamique.

La partie historique qui couvre la biographie (« sira ») du Prophète rappelle ses efforts pour introduire le monothéisme dans un milieu polythéiste et sa contestation de l'ordre politique et social tribal. Dès son décès, la violence agite le monde politique de ses successeurs : 3 sur les 4 premiers califes sont assassinés (pages 75, 85). L'auteur examinera par la suite les événements de la 2<sup>e</sup> partie du XX<sup>e</sup> siècle dans les pays arabes où les coups d'État militaires (Algérie, Égypte, Syrie, Yémen) sont suivis d'une libéralisation économique enrichissant officiers supérieurs et affairistes, qui deviendront les « *principaux bailleurs de fonds de la nébuleuse islamiste* » ! L'espace politique verrouillé n'autorise qu'une autre libéralisation, celle du champ religieux, mais non celle de nouveaux acteurs sociaux que sont les jeunes néo-urbains, ayant bénéficié de la généralisation de l'enseignement public (p. 270 à 278).

L'auteur décrit longuement l'islamisme, ses représentations et ses dérives. Pour lui, l'islamisme est la manifestation d'une « *matrice de représentations* » récurrente, affirmée dès le XI<sup>e</sup> siècle dont la durabilité manifeste ce « *blocage théologique* » sur lequel butent les sociétés islamiques. C'est qu'elles vivent sous le règne de « *l'éternel hier* ». Tout type d'État édifié à l'ère postcoloniale dans l'aire islamique n'est que la modernisation du modèle de l'émirat tel qu'il fut normalisé par al-Mawardi (mort en 1031), un modèle ajusté sur la



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

prééminence du chef, qui s'est emparé du pouvoir par la force, pour incarner l'État en sa personne.

D'autre part, le refus de la modernité en islam vient du fait que dans les énoncés coraniques, comme dans les « dits » du Prophète, une matrice de sens adopte une interprétation salafiste, radicale et véhémement. M. Boukra en déduit que l'islamisme est dérivé de l'islam, non une déformation de l'islam ; il est la réactualisation récurrente du triomphe de l'orthodoxie ultraconservatrice du XI<sup>e</sup> siècle obtenu par la collusion entre Ulémas titularisés, généraux souverains et princes intronisés. C'est sur cet espace que les djihadistes prolifèrent. L'islamisme n'est pas une déformation de l'islam, c'est un de ses « possibles ». L'islamisme pose un problème politique et théologique : celui d'une religion apparue, il y a quatorze siècles, qui n'a pas connu de réforme, quoique constamment interpellée, par les évolutions historiques des sociétés. L'islam a sa partie politique qui apparaît lorsque le politique ne produit plus de lien social, l'islamisme est donc l'hypertrophie de la dimension politique, qui prend le pas sur le volet mystique et la quête du salut individuel. Les Califes, désignés par un clan, ou héréditairement ou par un coup d'État, n'auront jamais été choisis par consensus (« choura »). La religion n'a pour fonction que de sanctifier une autorité politique déjà investie par la force ; elle est assujettie au pouvoir politique, dont elle sacre la domination a posteriori, comme le coup de force des Omeyyades qui instrumentalisèrent le religieux pour affirmer leur légitimité.

Le calife abbasside Moutawakil rétablira le pouvoir du « littéralistes » sur les philosophes et les mystiques. Saladin fera brûler les ouvrages d'Avicenne et de Farabi et exécuter le soufi Sohrawardi. Tous utilisent largement le verset 4 de la sourate 59 « *O vous les croyants ! Obéissez à Dieu, au Messager et à ceux d'entre vous qui détiennent le pouvoir* ». Ibn Taymiyya (1263-1325) affirmera qu'il ne peut pas y avoir d'islam sans État islamique. Les Wahabites, les Frères musulmans et les Salafistes continuent de le penser. Pour Hassan el Banna : « *Islam est religion et État... patrie et citoyenneté* ». Pour ces utopistes l'État-nation et la démocratie représentative sont les adversaires. L'auteur, page 164, identifie l'islamisme au fascisme notamment par leur rhétorique « *simpliste, binaire, belliqueuse et populiste* ». Le monde est donc divisé entre territoires islamiques contre judéo-chrétiens sans mention d'ailleurs des autres religions (bouddhisme, hindouisme, etc..). Tous les malheurs viennent de l'Occident, y compris le déclin de la civilisation musulmane. Le mythe, malgré tout, de la supériorité intrinsèque de l'islam mène à la transnationalisation du djihad. D'où la survalorisation de la fonction de martyr kamikaze qui, par une manipulation mentale, admet que ses actions meurtrières le vengeront de ses humiliations ressenties.

M. Boukra le montre en décrivant les situations de l'Égypte, du Caucase, de l'Afghanistan, de l'Irak, de la Somalie, du Nigeria, de la Palestine, de l'Indonésie, de l'Iran et du Hezbollah. Leurs mentors décontextualisent les énoncés coraniques et les dits du Prophète, transforment le service volontaire du djihad en « palier de la foi », privilégient le djihad offensif. M. Boukra étudie les 6 occurrences coraniques de « harb » (guerre), les 170 de « qital » (combat) et les 35 de la racine « jahada », qui constituent les fondements théologiques du « djihadisme », comme paraît s'y prêter le « message divin ». De là une religiosité militante, qui comprend trois points : le fait que le religieux seul explique les phénomènes naturels et les événements sociopolitiques, l'imposition de marqueurs



## Académie des sciences d'outre-mer

identitaires, vêtements, alimentation, actions communautaires, enfin l'existence d'un seul cadre de valeurs éthiques autorisant toutes les dérives idéologiques et guerrières. Ainsi, l'idéologie de la guerre sainte entendue comme une entreprise réfléchie n'est plus de mise qu'en islam. Plus aucun pays d'Occident ne rêve de croisade. Cette « idéologie » s'est éteinte au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle.

Tant qu'au salafisme, il remonte à la doctrine d'Ibn Hanbal, hanté par le syndrome de la « fitna », se poursuit par celles d'Ibn Teymiyya, (14<sup>e</sup>), de Mohamed Abdelwahab (début 18<sup>e</sup>), des Frères musulmans (début 20<sup>e</sup> s), l'Indien Al Maoudoudi (1903-1979). Cinq postulats forment la grille de lecture coranique des Salafistes : ceux de l'a priori théologique, de l'incréation du Coran, de la vérité éternelle contenue dans le Coran, de la supériorité de l'islam, et du Pacte adamique (tous les humains sont musulmans). Les traits communs à tous les « salafismes » sont l'assertion que le salut de l'individu est lié à son insertion et que l'instance religieuse exerce son empire sur toutes les sphères de la vie individuelle et collective. Il s'agit d'une ritualisation totale de chaque instant de la vie.

Bien sûr, la version quiétiste de l'islam existe également ; les « versets d'ouverture sont constamment rappelés :

- « Point de contrainte en religion » (II, 256)
- « Que celui qui veut croire croit et que celui qui le veut reste incroyant » (XVII, 29)
- « Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui peuplent la terre auraient cru. Est-ce à toi de contraindre les gens à croire ? » (IX, 99)
- « Ne discutez avec les gens du Livre que de la plus belle manière. Dites : nous croyons en ce qui nous a été révélé et à ce qui vous a été révélé Notre Dieu comme le vôtre est unique. À lui nous nous soumettons » (XXIX 46)

D'autre part, les versets relatifs à la guerre ont une explication conjoncturelle ; il s'agit d'épisodes de la vie du Prophète qui ne doivent pas être érigés en règles pérennes (II, 217 ; VIII, 1 ; XX, 39 etc.). Mohamed Saïd Al Ashmawy ouvre son essai L'islamisme contre l'islam par cette formule lapidaire « *Dieu voulait que l'islam soit une religion, mais les hommes ont voulu en faire une politique* ». D'ailleurs, dès le IX<sup>e</sup> siècle, les rationalistes mutazilites avaient critiqué la thèse du Coran incréé et les doctrines religieuses dominantes. Ils ne furent pas suivis par un mouvement « des lumières », car trop en avance sur leur temps ; la société civile manquait d'intellectuels et de maturité politique. Dans les années 1930, le flambeau est repris par des Indonésiens qui avaient fait leurs études en Égypte et cette mouvance est diffusée particulièrement dans la diaspora, où elle présente moins de risques.

Cet ouvrage rédigé par un sociologue musulman, s'interroge avec une grande lucidité sur la raison pour laquelle tous les courants progressistes, tenants d'un islam tolérant ont échoué, pourquoi les penseurs de l'islam ouverts sur la « modernité » sont minoritaires, pourquoi les populations musulmanes demeurent rivées, dans leur quasi majorité, sur les lattes d'un islam anémié. La réponse pourrait être, selon notre chercheur, que l'islamisme doit être pensé en termes de contradictions séculières, qu'il est avant tout l'expression d'un moment dans le champ des luttes idéologico politiques. L'islamisme est un islam politique pour légitimer des tendances hégémoniques. L'islam des talibans n'est pas moins, ni plus islamique, que celui des régimes arabes. Il s'agit seulement d'une lecture différente.



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Pour une deuxième édition, l'auteur voudra bien uniformiser l'orthographe de « djihad » et « jihad », y compris dans le même titre (page 310), veiller à ce que plusieurs passages ne soient pas tronqués ou interrompus par de curieux chiffres (pages 35, 318, 322, 332, 340, 355, 367, 382, 383, entre autres).

L'ouvrage s'appuie sur une riche bibliographie de 70 auteurs pour 80 ouvrages, en arabe, anglais et français. Il mérite d'être médité car il nous donne des clés de compréhension érudite, éclairée et humaniste.

**Christian Lochon**